



BRILL

Quelques transcriptions chinoises de noms tibétains

Author(s): Paul Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 16, No. 1 (Mar., 1915), pp. 1-26

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4526440>

Accessed: 16/02/2011 10:31

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

QUELQUES TRANSCRIPTIONS CHINOISES DE NOMS TIBÉTAINS

PAR

PAUL PELLIOT.



Monsieur B. LAUFER a publié dans le *T'oung Pao* de mars 1914, à propos d'une table tibétaine de divination provenant de Touen-houang et que M. BACOT avait éditée et traduite, une étude que toute personne s'intéressant au passé du Tibet devra lire avec la plus soigneuse attention ¹⁾. Ce travail comprend deux parties distinctes. Dans l'une, M. B. Laufer montre que la table de divination de Touen-houang, au lieu de s'appliquer aux présages tirés des éclairs comme l'avait cru M. Bacot, concerne les cris du corbeau, et s'apparente étroitement à un texte incorporé au *Tanjur*, la *Kākajariti*. La discussion que M. Laufer institue à propos de ces deux textes est des plus minutieuses, et, appuyée comme toujours par la prodigieuse lecture de notre confrère, aboutit à un ensemble de résultats qui peuvent être considérés comme acquis dès à présent. Dans la seconde partie, M. Laufer étudie, en s'appuyant sur notre texte, sur les inscriptions de Lhasa et sur les *Histoires des*

1) Berthold Laufer, *Bird Divination among the Tibetans* (Notes on document Pelliot n° 3530, with a study of Tibetan phonology of the ninth century), dans *T'oung Pao*, 1914 pp. 1—110.

T'ang, la paléographie et la phonétique ancienne du tibétain. Ce qu'il dit du *da-drag* (ancien *d* final des groupes *-nd* ou *-nt*, *-rd* ou *-rt*, *-ld* ou *-lt*) est aussi neuf que solide. Sur l'*i* inversé, je ne crois pas au contraire que la solution qu'il préconise soit la bonne; dans la sorte de catéchisme sanscrit-tibétain intitulé *Mantra mudropadeça* que j'ai rapporté de Touen-houang, et dont l'édition, préparée par M. Hackin, est actuellement sous presse, l'*i* renversé représente \bar{i} long dans les transcriptions du sanscrit. Au point de vue enfin des noms tibétains donnés en transcription chinoise, le travail de M. Laufer marque un progrès énorme sur tout ce qui avait été fait avant lui. Il s'en faut cependant que je puisse souscrire à toutes ses hypothèses ou à toutes ses restitutions. Ce sont ces divergences que je crois bon de signaler. Il serait fâcheux d'introduire dans les travaux historiques, à côté de formes parfaitement certaines, quelques restitutions ou interprétations inexactes. Dans les notes qui suivent, je m'attacherai donc avant tout à préciser ou à rectifier les restitutions phonétiques proposées par M. Laufer ¹⁾.

1) En étudiant sur la planche de Bushell et le déchiffrement de M. Lo Tchen-yu les noms des personnages tibétains qui ont juré l'alliance de 822, il semble qu'il ait échappé à M. Laufer que M. Waddell, assisté de M. Parker, avait déjà publié dans le *J. R. A. S.*, 1911, p. 425—435, un travail analogue, basé à la fois sur la reproduction publiée en 1880 par Bushell et sur une copie manuscrite prise à Lhasa par M. Waddell lui-même. Ce travail antérieur ne donne d'ailleurs pas les caractères chinois et ne comporte pas de discussion phonétique; il est beaucoup moins exact que celui de M. Laufer; j'aurai toutefois l'occasion d'y signaler dans quelques cas des lectures qui me paraissent préférables à celles que notre confrère vient de proposer dans le *T'oung Pao*. — Je parle du serment d'alliance de 822, et non de 783 comme le voudrait M. Waddell. M. Waddell croit avoir démontré que l'inscription qu'on rapportait au règne de Mou-tsong et qu'on datait de 822 concernait en réalité Tö-tsong et devait être ramenée à 783. Les arguments qu'il invoquait n'avaient pas la valeur qu'il leur attribuait, et on eût pu y répondre sans grande peine. Mais la question est tranchée par un argument de fait que M. Waddell ne pouvait pas connaître. En même temps que sont énumérés les fonctionnaires tibétains qui ont juré l'alliance (ce sont ceux que MM. Waddell et Laufer ont étudiés), l'inscription donne les noms des fonctionnaires chinois qui ont pris part à la cérémonie; on trouvera cette liste dans le travail de

1^o 尙綺立贊窟寧悉當 **Chang-k'i-li-tsan-k'ou-ning-si-tang** (**Žiān-khi-lip-can-khwīḍ-niñ-siḍ-taṅ*) (p. 73)¹). Ce nom de l'inscription bilingue de 822 est représenté de manière certaine en tibétain par *Žaṅ-khri-bean-khod-ne-staṅ*²). M. Laufer invoque le nom suivant pour établir l'équivalence *k'i-li* (**khi-lip*) = *khri*, et ajoute que *tsan* (**can*) est la transcription fréquente et régulière de *-bean*. Il me semble bien qu'il faut prendre les choses autrement. Comme l'a fait remarquer M. Laufer, les préfixes tibétains, dès l'époque des T'ang, étaient souvent muets, mais ils sonnaient le plus souvent lorsque les conditions étaient favorables, c'est-à-dire lorsque le mot auquel ils appartenaient se combinait avec un mot précédent à finale vocalique (p. 86). C'est précisément le cas ici. *Tsan* (**can*) est la transcription de *bean* lorsque le suffixe de *bean* est muet. Mais ici le mot *bean* se soude au *khri* précédent en un complexe *khribcan*

M. Lo Tchen-yu utilisé par M. Laufer. Or les noms de tous ces fonctionnaires sont ceux des personnes que le *Sin l'ang chou* énumère pour la mission de 822, en particulier 劉元鼎 Lieou Yuan-ting, et un lettré bien connu, 牛僧儒 Nieou Seng-jou; en 783, Nieou Seng-jou était un tout petit enfant. Il reste à vrai dire surprenant qu'on ait sur la même pierre le traité traduit par M. Waddell en 1909 et qui serait aussi, toujours selon M. Waddell, de 783. Toute la question méritera d'être reprise pour ce premier texte, en utilisant, à côté des histoires des T'ang, les sources annexes assez nombreuses et un estampage assez ancien que j'ai rapporté à la Bibliothèque Nationale. Mon impression est que cette première inscription est dans le même cas que la seconde, et date aussi de 822. En tout cas, la date de 822 est certaine pour celle qui nous occupe ici.

1) C'est par erreur que M. Laufer, ici et dans d'autres noms que nous verrons plus loin, a lu 思 *sseu* là où je donne 悉 *si*. La forme est certaine, et correctement reproduite par M. Lo Tchen-yu; c'est une variante archaïque de *si*, parfaitement attestée par l'épigraphie.

2) Dans cet article, le *c* et *j* des prononciations chinoises anciennes et de la transcription du tibétain représentent les affriquées sifflantes (*ts*, *dz*); *č* et *ǰ* sont les palatales (ou affriquées chuintantes?) correspondantes. Il y a parfois doute sur le timbre *u* ou *o*, *i* ou *e* des voyelles chinoises. Pour les implosives finales du chinois, la dentale est exprimée par la spirante *ḍ*, parce que j'adopte une valeur intermédiaire entre le *-t* qui fut peut-être primitif (mais il n'est pas sûr que le cas ait été général) et l'*-r* auquel cette implosive était passé dans le Nord de la Chine sous les T'ang. Pour les implosives labiale et gutturale, j'ai gardé *-p* et *-k*, mais sans garantir qu'elles n'ont jamais été ni sonores ni spirantes.

qui sonnait dans une certaine mesure *khrib* | *can*. Aussi *tsan* (**can*) du chinois ne représente-t-il ici que *can* du *bcan* tibétain, et le *b* initial, devenu finale de *khrib*, est rendu par l'implosive finale de *k'i-li* (**khi-lip*). Pour *ning* (**niñ*) transcrivant *ne*, M. Laufer pense que cette transcription établit pour le *ne* tibétain une prononciation nasalisée; je ne crois pas que la présente transcription puisse être interprétée dans ce sens. Les transcriptions manichéennes, turques, tibétaines de mots chinois à l'époque des T'ang nous montrent que dans la Chine du Nord, le *-ny* (*ni*) final était régulièrement tombé après la voyelle palatale (*i*), et qu'après la voyelle gutturale (*a*), il tombait parfois aussi en changeant le timbre de cette voyelle en *ō*: nous connaissons, timbre vocalique à part, bien des exemples certains de *-ni* transcrit *-i* (ou *ē*), et même de *-ani* transcrit *-ō*¹⁾. C'est évidemment le même phénomène que nous avons ici, et il n'y a pas de raison de supposer une altération du *ne* tibétain. La transcription n'en est pas moins instructive, car elle tend à nous montrer que, de même que *-ani* donnait *ō*, *-ni* ne perdait pas non plus purement et simplement sa nasale finale; cette perte semble avoir entraîné, et on aurait presque pu le prévoir, une altération vocalique: *-ni* aboutissait sans doute non pas à *-i*, mais à *-ē*.

2^o 尙綺立熱貪通 **Chang-k'i-li-jo-t'an-t'ong** (**Žiān-khi-lip-žād-tham-thuñ*) (p. 73)²⁾. Le nom tibétain est *Žañ-khri-bžer-lta-mthoñ*. M. Laufer déduit de la transcription chinoise qu'on prononçait, au IX^e siècle, ce nom tibétain sous la forme „*zañ khri že(r)*

1) Cf. *J. A.*, mai-juin 1912, p. 588—589.

2) Je note par *ž* l'initiale des mots actuels des séries *je, jou, jan, eul*, qui répond pratiquement en transcription, sous les T'ang, à *ž* des langues iraniennes et tibétaines, encore qu'il s'y joigne en principe un élément de nasalisation palatale encore mal déterminé. La note de M. Laufer (p. 72, n. 5) sur le caractère 執 *jo* n'est pas justifiée. La forme indiquée par M. Lo Tchen-yu (et que le *T'oung Pao* a reproduite inexactement) est bien une variante archaïque de *jo*, déjà connue par l'épigraphie.

tam-thon''. Mais ici, comme pour le nom précédent, on voit que le *l* initial de *lzer* est parfaitement représenté dans la transcription chinoise. La seule anomalie de la transcription est l'emploi d'un **tham* au lieu de **tam* pour le tibétain *lta-m[thoñ]*. Le même cas se reproduit, avec l'amuissement du même préfixe, à la p. 75. M. Laufer doit donc avoir raison de supposer (p. 94) que l'amuissement de *l'* altérait en quelque manière la prononciation du *t*.

3° 論頗藏弩悉恭 Louen-kia-tsang-nou-si-kong (*Lw'in-k'äp-jañ-nu-sið-k'iuñ) (p. 74). Le nom tibétain est Blon-rgyal-bzañ-^cdus-kuñ. M. Laufer admet une prononciation tibétaine qui serait pratiquement „Lon-g'al (ou ɣ'al)-zañ-dus-kuñ''. Mes conclusions sont un peu différentes. Le mot *kia* (*k'äp) n'a pas de prononciation ancienne à sonore initiale. Nous devrions donc plutôt supposer un assourdissement produit par l'amuissement de *l'r* initial en tibétain. Contrairement à ce que M. Laufer dit ici et p. 87—88, la transcription chinoise suppose en outre que *l* final de *rgyal* ait été muet. Quant à l'ancien *p* de *kia* (*k'äp), c'est précisément l'amuissement de *l'*, laissant en réalité *rgyal* à finale vocalique, qui lui permet de se joindre au *bzañ* suivant en une prononciation **kyäbzañ*, que le chinois a rendue par **k'äp jañ*. La mouillure de **k'äp* répond assez vraisemblablement à une altération vocalique résultant de l'amuissement de *l'* final de *rgyal*. *Tsang* est bien un ancien **jañ*; les Chinois ont donc crû entendre ici le *z* tibétain comme une explosive ¹⁾. La transcription de *d* initial par *n* chinois a de nombreux parallèles sous

1) Toutefois il n'y a rien à tirer à ce sujet des transcriptions de l'époque des Yuan, invoquées par M. Laufer (p. 74, n. 2); la distinction, sous les Yuan, est déjà comme aujourd'hui entre aspirées et non aspirées chinoises; les non aspirées rendent les sonores étrangères; les aspirées rendent les sourdes. L'ancienne distinction des sourdes et sonores chinoises est dès ce moment entièrement bouleversée. Par contre, la transcription sous les T'ang de *gan* par 臧 *tsang* est parfaitement régulière, puisque ce *tsang* est un ancien **can* et non **jañ*.

les T'ang; elle est systématique chez un certain nombre de traducteurs bouddhiques; sans doute est-ce la marque d'une différence entre le *d* des langues d'Asie centrale et le *d* du Chinois ancien. Pour ce qui est de *lwän* = *blon* et de **k'üi* = *kui* (bien que *kui* ne soit pas sûr ici), on peut noter d'une manière générale que les transcriptions chinoises, quand elles ont le choix entre des formes mouillées et non mouillées, choisissent les formes non mouillées pour représenter les mots tibétains à voyelle *o* et les formes mouillées pour les mots tibétains à voyelle *u*.

4° 乞黎蘇籠獵贊 *K'i-li-sou-long-lie-tsan* (**Khiḍ-le-sulü-liäp-can*) (p. 74). C'est le roi bien connu *Khri-sron-lde-bcan* (ou l'un d'eux s'il y en eut deux de ce nom). Si je cite ce nom, ce n'est pas que je me sépare le moins du monde de M. Laufer à son sujet; je veux seulement signaler que nous avons ici un nouveau cas de la liaison *lde-bcan* en **deb | can*. L'*l* de **väp* ne représente naturellement pas l'*l* de *lde*, lequel était *amui*, mais est une transcription du *d*, usuelle à côté de celle par *n* que nous avons vue plus haut. J'ai lu les deux premiers caractères **khiḍ-le* ce qui répond à leur valeur théorique. Mais si 黎 *li* est correct, nous aurions ici un exemple d'une confusion des finales *i* et *e* en Chinois des T'ang. Nous connaissons cette confusion avec des initiales autres que *l*, sans qu'elle s'étende à toutes les initiales (le chinois des T'ang paraît encore séparer nettement *ki* et *ke*, *mi* et *me*); il faudrait d'autres exemples pour affirmer que la confusion de *li* et *le* était dès ce moment généralisée.

5° 琛尙頼熱窟寧贊 *Tch'en-chang-kia-jo-k'ou-ning-tsan*. (**T²h'im-žan-kiäp-žäd-khwḍ-niñ-tsan*) (p. 74). Le nom tibétain, tel qu'il est reproduit par M. Laufer, est *Mčhims-žan-rgyal-bžer-khonne-bcan*. Nous retrouvons ici plusieurs phénomènes qui ont déjà été

constaté, dans les noms précédents. La transcription *k'äp-žäd pour *rgyal-bžer* est absolument parallèle de *k'äp-jani pour *rgyal-bzani*; dans les deux cas, il y a amuïssement du préfixe de *r*, déterminant un assourdissement de l'initiale, et d'autre part amuïssement de l'*l* final, amenant une liaison avec le préfixe initial du mot suivant. Le souvenir du premier nom permet de se demander s'il n'y a pas dans *khon-ne* une erreur pour *khod-ne*. Si *khon* est exact, ce sera là un parallèle pour les transcriptions de *chen-po* que je relèverai plus loin; mais M. Waddell (*loc. laud.*, p. 427) lit ici aussi *khod-ne*, peut-être avec raison. Nous avons déjà vu *niñ pour *ne*. La transcription chinoise montre que la prononciation ne devait plus faire la liaison *neb | can de *ne* *bcan*; autrement il eût été facile de transcrire par un mot chinois qui fût un ancien *niäp. C'est donc ici, s'il y a d'autres raisons d'admettre cette altération, qu'on pourrait faire intervenir la prononciation nasalisée de *ne* que supposait M. Laufer, mais que la transcription *ning*, comme je l'ai dit plus haut, ne suffit pas à établir. Mais une autre solution est possible: *ne* et non *niäp se justifiera si le mot suivant, est bien, comme le donne M. Waddell (*loc. laud.*, p. 427), non pas *btsan*, mais *brtsan*.

6° 紕論伽羅篤波屬盧論贊熱土公 P'i-louen-k'ie-lo tou-po Chou-lou Louen-tsan-jo-t'ou-kong (*Phi-lw'in-g'ä-la tuk-p'wa Cuk-lu Lw'in-can-žäd-thu-kuñ) (p. 74—75). Le nom tibétain est Phy'i-blon bka'-la gtogs-pa Čog-ro ¹⁾ Blon-bcan-bžer-lto-goñ. Cette transcription offre quelques anomalies, au moins apparentes. La transcription de *bka*^c par *g'iä (valeur de transcription: *ga*) supposerait une sonorisation due à l'amuïssement du préfixe. *Lto* est transcrit

1) Je ne comprends pas bien la note 2 de la p. 66 relative à ce nom de Čog-ro; il semblerait dans le texte que M. Laufer fit de Čog-ro un nom de pays et dans la note un nom d'homme; cette dernière hypothèse me paraîtrait impossible.

par **thu*; nous avons déjà vu au n° 1 un cas où l'amuissement du préfixe *l* devant *t* semble avoir provoqué l'aspiration de ce *t*. Reste *goi* transcrit par **kui*, ce qui est bien surprenant. Sans doute il n'y a guère de mots **gui* et on pourrait à la rigueur supposer que les transpositeurs n'ont pas voulu choisir un des mots à forme mouillée, tels que 共 *kong* (**g'iwü*); mais il faudrait s'assurer que *goi* est bien exact, quoique donné également par M. Waddell; la confusion graphique du *k* et du *g* en tibétain est si facile qu'on ne peut écarter dès à présent l'hypothèse d'une fautive lecture pour *koi*.

7° 思南紕波琛尙旦熱悉諾市 Sseu-nan p'i-po tch'en-chang-tan-jo-si-no-che (*Si-nam phi-p'wa čhim-žan-tan-žäd-sið-nak-ži) (p. 75). Le nom tibétain, tel que le reproduit M. Laufer, est Snam phyi-pa Mčhims-žan-brtan-bžer-snag-čig¹). La transcription est absolument régulière, sauf pour le dernier mot. M. Laufer suppose pour *čig* une prononciation *či*; cela ne nous tire pas d'affaire, et il doit y avoir pour ce mot une erreur de lecture soit du côté tibétain, soit du côté chinois. M. Waddell lisait *čani* ou *čaba* au lieu de *čig*; M. Parker croyait reconnaître 布 *pou* (**pu*) dans le dernier caractère²).

1) Je garde provisoirement la lecture *snag* de M. Laufer pour l'avant-dernier mot du tibétain. Mais, comme lui-même l'a d'ailleurs fait remarquer, la planche de Bushell semble bien porter *stag*; c'est également *stag* qui a été lu par M. Waddell. M. Laufer s'est décidé pour *snag* parce qu'on ne connaît pas de prononciation **tak* de 諾 *no* (**nak*). Ceci est vrai. Mais d'autre part **sid-tak* pour *stag* se justifierait mieux, au point de vue des habitudes des transcriptions chinoises, que **sid-nak* pour *snag*. La question reste ouverte.

2) En réalité, le déchiffrement de M. Lo Tchen-yu porte non pas 市 *che* comme le donne M. Laufer, mais 市 *tsa* (**cap*, faussement indiqué comme *lower* au lieu de *upper* dans les deux éditions du dictionnaire de Giles). On sait combien il est facile de confondre *c* et *č* en écriture tibétaine; d'autre part, il suffit de ne pas mettre un point (ici purement hypothétique) au milieu du groupe pour avoir *čab* au lieu du *čabu* de M. Waddell; il me paraît donc bien probable que le dernier mot tibétain soit *cab*.

8° 岸奔猛蘇戶屬勃羅末論矩立藏○摩
Ngan-pen mong-sou hou-chou p'o-lo-mouen-kiu-li-tsang-○-
mo (*Ñan-pwⁱⁿ mǎn-su γu-čuk bw^{id}-la-m^{wa}δ-lwⁿ-k'iu-lip-jañ-○-m^{wa})
 (p. 75—77). Le nom tibétain, tel que le donne M. Laufer, est
 Mñan pon ¹⁾ bañ so o-čog gī blo °bal Blon-kru-bzañ-gyes-rma. Pour
 ce qui est de **māi* transcrivant *bañ*, nous savons que sous les
 T'ang, dans la Chine du Nord, toute une série de mots à initiale
 théorique *m* se prononçaient en réalité avec *b* ou *β* initial. La trans-
 cription *γu-čuk pour *o-čog* est aussi précise qu'instructive; une fois
 de plus, nous avons ici une valeur *o* pour ce que nous avons con-
 sidéré provisoirement, dans les mots non mouillés ni yodisés, comme
 des *u* (en finale vocalique ou gutturale) ou des *wⁱ* (en finale dentale);
 peut-être serons-nous amenés, malgré les systèmes des tables chi-
 noises, à transcrire l'élément vocalique de cette série par *o*. Notre
 γ est un peu trompeur. En réalité, il ne s'agit pas d'un γ^{ain} (c'est-
 à-dire de la sonore de χ), mais de la sonore de *h*; c'est ce qui
 explique que des mots à ancienne initiale γ soient souvent employés
 pour rendre les initiales vocaliques des langues d'Asie centrale où
 toute voyelle initiale était ou paraissait précédée d'une sorte d'esprit;
 les transcriptions chinoises de mots turcs en offrent des exemples
 nombreux. La particule du génitif *gⁱ*, faisant suite à une finale en
g, ne serait pas transcrite en chinois. Il y a certainement une inexac-
 titude dans **bw^{id}-la* en face du tibétain *blo*. La forme tibétaine paraît
 exacte; puisque **bw^{id}* suppose une voyelle *o*; mais alors il faut un
 second caractère à voyelle *u* (*o*), du type de 盧 *lou* (**lu*, peut-être
 **lo*), pour qu'on ait **bw^{id}-lu* (sensiblement **boδ-lo*) = *blo*; 羅 *lo*

1) Mais, d'un passage de la p. 86, il semblerait résulter que M. Laufer lût ici *mīa-dpon*; je suppose que *mīa-dpon* est une première lecture maintenue à la p. 86 par inadvertance.

(**la*) est en principe inadmissible. M. Waddell (p. 428) lit *bla* et non *blo*; j'inclinerais à croire que c'est là la leçon exacte, et à supposer une erreur de lecture 勃 *p'o* pour un mot de la série 劫 *kie* (**k'äp*); **k'äp* (ou un mot du même ordre) + *la* représenterait le génitif *gi* (autrement non transcrit) + *bla*. **M^wað* est une transcription très régulière de ^c*bal*. Le cas de **k'iu-lip-jañ* pour *kru-bzani* est intéressant. Tout comme au n° 3, nous avons ici le *z* de *bzani* rendu par l'explosive *j* de **jañi*. Le *b* initial du mot forme groupe avec la finale vocalique du mot précédent; les Chinois avaient donc à rendre *krubzani*, qu'ils entendaient **krub* | *zani*. C'est le **krub* qui est représenté par **k'iu-lip*. La voyelle *u* de l'ensemble est attestée par **k'iu*. Si on a ensuite **lip* et non **lup*, cela tient à une particularité du registre phonétique du chinois ancien: le chinois ancien n'avait pas de mots qui comportassent à la fois une voyelle labiale et une consonne finale labiale, que cette consonne dût être une nasale ou une implosive. En d'autres termes, le chinois ancien avait **luk* et **lwⁱð*, mais non **lup*. Si on voulait rendre la finale labiale d'un groupe **krub*, il fallait donc sacrifier la voyelle et recourir à **lip* ou **lap*; c'est ce qu'on a fait ici. M. Laufer lit les deux derniers mots tibétains *gyes-rma*, et rejette par suite la lecture 名 *ming* indiquée par M. Lo Tchen-yu pour l'avant dernier caractère chinois. Mais M. Waddell (p. 428) lit *myes-rma*, et dès lors 名 *ming* (**min*) est non seulement possible, mais très vraisemblable; c'est là un nouveau cas de prononciation **mē* (peut-être **myē*) résultant de la chute de la nasale gutturale après voyelle palatale.

9° 鶻提勃悉野 *Hou-t'i-p'o-si-ye* (**ɣwⁱð-de-bwⁱð-sið-^cyä*) (p. 75, 87—88). C'est là, selon le *Sin t'ang chou*, le nom de l'„ancêtre” (祖 *tsou*) des Tibétains. M. Laufer a rapproché la première partie de ce nom du „nom de clan” (姓 *sing*) donné par le *Sin t'ang chou*

à Khri-sroñ-lde-bcan, 戶盧提 *Hou-lou-t'i* (*γu-lu-de), et d'autre part de *lde* dans le nom d'O-lde-spu-rgyal fourni par l'inscription tibétaine de 783 (ou peut être elle aussi de 822) comme le nom du premier roi légendaire des Tibétains; enfin M. Laufer a pensé que le *ye* final répondait de quelque manière à *rgyal*. Ce sont là des hypothèses que je crois justes ¹⁾, et qu'il me paraît possible de préciser. Quand on lit les quelques textes relatifs à ces personnages, on a le sentiment que non seulement le nom de Hou-t'i-p'o-si-ye est voisin de celui d'O-lde-spu-rgyal, mais qu'il lui est identique et qu'il s'agit en réalité d'un même individu. Tel que le nom est donné dans le *Sin t'ang chou*, cette équivalence laisse à désirer, mais nous pouvons peut-être aboutir par un détour. Le *Sin t'ang chou* (chap. 216 上, fol. 1 r^o) donne pour nom de famille aux anciens rois tibétains 勃宰野 P'o-sou-ye (*Bwîð-swîð-çyâ), qui ne mène à rien. Mais le *Kieou t'ang chou* (chap. 196 上, 1 r^o) écrivait 宰勃野 Tsai-p'o-ye (*Cai-bwîð-çyâ). Le mot 宰 *tsai* est en effet une forme archaïque de 宰 *tsai*, mais pratiquement inusitée, surtout dans les textes historiques; il est évident que nous avons ici un exemple de l'emploi à peu près indifférent sous les T'ang des clefs 40 et 116 et qu'il faut lire *sou* (*swîð) comme dans le *Sin t'ang chou*. Maintenant quelle est la forme correcte, *Bwîð-swîð-çyâ ou *Swîð-bwîð-çyâ. Deux considérations doivent intervenir. La forme *sou-p'o* est plus probable que la forme *p'o-sou* ^{1°} parce que *p'o-sou* est une vieille expression de la

1) Il faut par contre rejeter absolument l'équivalence 鶻 *hou* (*γwîð) = 胡 *hou* (*γw) = tib. *guñ*, proposée par M. Laufer à la p. 78. Je crois que M. Laufer a raison de considérer le nom tibétain de la carotte, *guñ-la-phug*, comme apparenté au nom chinois; seulement cet original chinois doit être non pas 胡蘿蔔 *hou-lo-po*, mais 紅蘿蔔 (*γwîñ-la-bwuk [ou *pwak ou peut-être *phuk]). De même que *la-phug* du tibétain répond au chinois *lo-po* (dont l'histoire est d'ailleurs obscure), les Mongols ont le même mot, certainement emprunté mais altéré, sous la forme *loobang*. Sur *lo-po*, cf. déjà Watters, *Essays on the Chinese language*, p. 332: von Zach, *Lexicographische Beiträge*, I, p. 43.

littérature chinoise et qu'ainsi des copistes, l'ayant dans l'esprit, étaient facilement amenés à renverser en sa faveur une transcription primitive *sou-p'o*; 2^o parce que ce caractère *sou* n'apparaît pratiquement en transcription que comme le premier élément d'un groupe consonantique, en particulier dans les transcriptions savantes du mot *stūpa*. On pourrait bien se demander, s'il s'est agi d'une explosive labiale précédée de *s*, pourquoi on n'a pas obéi à l'habitude qui veut que la consonne finale du premier groupe soit de la même nature que la consonne initiale du second; mais c'est qu'ici encore il s'agissait d'une implosive labiale pour un mot à voyelle labiale; il fallait donc modifier soit la consonne, soit le timbre de la voyelle; dans les transcriptions où le mot perdait en réalité sa voyelle et sa finale pour ne garder que sa consonne initiale dans la transcription d'un groupe consonantique, la finale se sacrifiait d'ailleurs aisément; enfin on recourait volontiers pour cet usage à des mots à finale dentale (spirante, ou même à liquide) qui avaient une prononciation moins appuyée que les finales gutturale ou labiale. Pratiquement, nous pouvons donc considérer comme certain qu'il faut adopter la forme du *Kieou l'ang chou* et lire *Sw^īḍ-bw^īḍ-^ḥyä, qui représentera un mot ayant pour initiale *sbu*^o (ou *sbo*^o). Mais on a vu plus haut, aux numéros 3 et 5 que le mot *rgyal* se prononçait en fait avec une finale ^oyä et non ^oyal. Notre *Sw^īḍ-bw^īḍ-^ḥyä aura par suite toute chance de représenter un original *Sbu-rgyal, devenu pratiquement *Sbur | gyä. Peut-être est-ce là aussi, plutôt que le Bod-rgyal auquel songe M. Laufer, le titre de 弗夜 *fou-ye* (*pw^īḍ-^ḥyä) attribué au roi Sron-bean, représenté ici sous une forme dialectale à *s* amuie et à initiale secondaire sourde. Mais alors notre Sbu-rgyal paraît difficilement séparable du Spu-rgyal de l'inscription de 783. Ou bien M. Waddell, qui édite l'inscription d'après une copie manuscrite, s'est

laissé influencer par le *Spu-de-guñ-rgyal* du *rGyal rabs* tibétain, ou bien sa copie contient une confusion facile en tibétain entre *p* et *b*, on enfin deux formes à sourde et à sonore auraient coexisté; mais en tout cas, il doit bien s'agir du même „nom” ou du même „titre”. Or c'est le même *Sin t'ang chou* qui a renversé les mots *Sou-p'o-ye* en *P'o-sou-ye* qui nous fournit le nom de *Hou-t'i-p'o-si-ye*. Il semble bien que la même faute se soit introduite ici dans le texte. Il suffit de lire *Hou-t'i-si-p'o-ye* (**ɣwɪ̄ð-de-sið-bwɪ̄ð-çyã*) pour que nous ayons une transcription exacte d'*O-lde-sbu-rgyal*, prononcé **Ol | de-sbur | gyã*, avec la même forme sonore *sbu*, au lieu du *spu* de M. WADDELL, que nous avons déjà constatée dans la transcription isolée de *Sbu-rgyal*. Si ces conclusions se vérifient, ce ne sera pas un avantage négligeable de pouvoir ainsi relier, pour la plus ancienne histoire du royaume tibétain, les formes des histoires chinoises à celles que les trop rares documents indigènes commencent à nous fournir.

10° [給事中] 勃 ○ 伽 論 悉 諾 熱 合 輒 [Ki-che-tchong] *p'o-○-k'ie-louen si-no-jo-ho-ya* (**bwɪ̄ð-○-g'ia-lwɪ̄n sið-nak-žäd-ɣap'ad*) (p. 77). M. Laufer a en tibétain: *Bka'i-phrin-blon čh'en ka' blon snag bžer ha ñen*. Les équivalences ne sont guère satisfaisantes. Au titre chinois de *ki-che-tchong* paraît correspondre le *bka'i-phrin-blon* du tibétain, dont M. Laufer signale un autre exemple dans le *dPag bsam l'jon bzani*. Le mot suivant *čhen*, „grand”, pourrait être à la rigueur rattaché à ce titre; mais je ne suis pas convaincu que la lecture soit exacte, car on n'a alors aucun équivalent pour la transcription chinoise **bwɪ̄ð* + ○. Comme le fait remarquer M. Laufer, *ka^c* est pour *bka^c*; nous avons déjà vu plus haut un exemple (n° 6) de *bka^c* rendu par un mot à sonore initiale, sans doute résultant de l'amuissement du *b*. *Snag* (ou *stag*) et *bžer* nous sont déjà connus. Reste *ho-ya* qui ne peut répondre à *ha ñen*. M.

Laufer lit *yen* au lieu de *ya*; c'est en effet une prononciation subsidiaire de ce caractère. Mais il est très possible qu'au lieu de *yen* ou *ya*, l'original ait la forme 軋 de 乾 *k'ien* (ou *kan*), usuelle sous les T'ang. Les prononciations anciennes de *k'ien* ou *kan* sont **g'iän* et **kan*. Si la voyelle du dernier mot tibétain est bien *e*, il faudra se prononcer ici en faveur de **g'iän*. D'autre part, le *p* final de **γap* ne peut provenir que de la soudure à l'initiale *b* du mot suivant. M. Waddell a donc sûrement raison quand il croit reconnaître (p. 428) un *b* après *ha*. Dans ce nom, comme partout où M. Laufer lit *snag*, M. Waddell a *stag* (cf. *supra*, p. 8, n° 1).

11° 論悉答熱 Louen si ta jo (Lw'in-sið-tap-žäd) (p. 77). M. Laufer a rétabli ce nom, donné dans le *Sin t'ang chou*, en Blon stag rje. C'est, à mon sens, impossible, et l'original devait être quelque chose comme Blon-stab-bžer ou Blon-sta-bžer.

12° 資思波折逋額論悉 ○ 昔幹窟 Tseu-sseu-po-tchö-pou ngo louen si-○ si-kan-k'ou (*Ci-si-p'wa čäd-pu näk sið-○ sik-kan-khw'ä). (p. 77). La forme tibétaine, lue par M. Laufer, est Rcis-pa čhen-po ○ blon-stag-zigs-rgan-khod. Le début de la transcription est très clair. La même transcription *čäd-pu pour čhen-po a été signalée par M. Laufer (p. 28) dans le titre de 鉢折逋 po-tchö-pou (*pad-čäd-pu) qu'il a rétabli en *ba-čhen-po*, mais qui me paraît avoir plus de chances d'être *dpal-čhen-po*, „le grand fortuné”¹⁾. Les titulatures ministérielles reproduites dans le *Sin t'ang chou* orthographient 掣逋 *čh'ö-pou* (čhäd-pu). On sait que

1) Je laisse le texte tel que je l'avais écrit. Mais j'ajoute que *dpal-čhen-po* me paraît confirmé par la présence, en tête des témoins qui ont juré le traité déchiffré en 1911 par M. Waddell, d'un personnage portant le titre de *dpal-čhen-po*, qui a été pris pour un nom (cf. Waddell, dans *J. R. A. S.*, 1911, p. 426). Sur ce titre, aussi orthographié 鉢闡逋 *po-tch'an-pou* (*pad-čh'an-pu), cf. *Kieou t'ang chou*, chap. 196 下, fol. 11 r°; *Sin t'ang chou*, chap. 216 下, fol. 5 r°, 6 v°.

la vraie forme du mot „grand” est *che*. Un exemple douteux a été signalé au n° 5 d'une transcription **khwä* pour *khon*; si elle se confirmait il n'y aura qu'à admettre simplement l'équivalence **čäd-pu* ou **čhäð-pu* = *čen-po*. Au cas contraire (qui est plus probable), il n'est pas impossible que nos transcriptions représentent une prononciation **čer-po*. M. Laufer a proposé pour le mot effacé sur l'inscription tibétaine, et qui correspond à *ngo*, le nom de clan *riog*; mais la prononciation ancienne de *ngo* est **niak*, ce qui rend cette équivalence à peu près impossible. Pour le mot chinois manquant après *si*, le 答 *ta* (**lap*) auquel avait songé M. Laufer est exclu. J'inclinerais à croire qu'ici, comme plus haut, il faut lire *snag* ou *stag*; le mot à restituer serait alors 諾 *no* (**nak*). *Si* (**sik*) pour *zigs* est une anomalie inexplicable. Il n'y a aucune raison pour transcrire *han* au lieu de *kan* comme le fait M. Laufer; le mot n'a jamais eu de prononciation à initiale sonore; ou bien il faut admettre une sonorisation du tibétain (résultant de l'amuissement du *r*?), ou bien il y a une lecture inexacte *rgan* pour *rhan*; autrement, la transcription est aberrante.

13° 紕論沒盧尙 〇〇〇 P'i-louen-mo-lou-chang 〇〇〇 (*Phlwin-mw'ä-lu-žan 〇〇〇) (p. 78). Pour ces caractères, seuls déchiffrables, le tibétain porte Phyi-blon 'bro-žan 〇〇〇. La transcription est des plus régulières.

14° 論結研歷贊 Louen-kie-yen-li-tsan (*Lw'in-kiäd-niänlik-can) (p. 78). M. Laufer donne comme forme tibétaine Blon-rgyud-nan-li-bcan. L'équivalence *rgyud*: **k'äð* est difficile à admettre. Quant à **lik-can* en face de *li-bcan*, c'est bien invraisemblable. Les lectures de M. Waddell, žan-blon-rgyal-on-lam-btsan, ne paraissent pas non plus très sûres.

15° 將軍谷 Tsiang-kiun-kou (*C'ian-k'iun-kuk [et 'yuk]).

C'est là un nom de lieu; cette „Vallée du général” était sous les T'ang à la frontière de la Chine et du Tibet. M. Laufer croit retrouver ce nom chinois transcrit Sce-žun-čheg (ou Sce-žun-cheg) dans l'inscription de 822. Mais il y a là une assez grosse inexactitude, et qui rend à peu près caduques les considérations des pages 79—80 dérivées de cette équivalence. Phonétiquement, les deux noms ne peuvent être ramenés l'un à l'autre. Le Sce-žun-čheg (peut-être mal lu pour Sve-žun-cheg) est en réalité non pas le Tsiang-kiun-kou, mais la „Suiyung barrière”, ou 綏戎柵 Souei-jong-ts'eu (*Svi-žun-ch'äk), de Bushell (*J. R. A. S.*, 1880, p. 537); čheg (ou cheg ?), comme l'a déjà signalé M. Waddell (*J. R. A. S.*, 1911, p. 396), n'est autre que le mot 柵 *tcha* (*ch'äk), celui-là même que Bushell a traduit par „barrière”. Les deux noms apparaissent d'ailleurs côte à côte dans l'inscription de 822 (cf. Waddell, *ibid.*, p. 396); mais l'un d'entre eux n'a été reconnu qu'incomplètement. Avant de nommer le „Sce-žun-čheg”, l'inscription dit, selon M. Waddell, que les chevaux „will be changed below Chang-kun [? pass]”. N'ayant pas d'estampage à ma disposition, je ne puis affirmer qu'il faille lire, au lieu du Cañ-kun („Chang-kun”) que donne ici M. Waddell, le Cañ-cun que porte en réalité son texte en tibétain (p. 420, l. 42); toutefois, c'est cette seconde forme qui est seule justifiée au point de vue de la phonétique chinoise. Mais surtout, on voit que le mot „passe” est ajouté par M. Waddell pour suppléer à l'absence d'un équivalent de *kou* dans le texte tibétain. Or, si nous nous reportons ici encore à son édition du texte en caractères tibétains (p. 420, l. 42—43), nous voyons que Cañ-kun est suivi d'un mot *yog*, et c'est ce mot *yog* que M. Waddell a traduit par „below” parce qu'il l'a supposé équivalent au moderne *og*. Mais il n'y a pas de doute que *yog* fait partie du nom; *Cañ-kun-yog-du* signifie „à [ou au] Cañ-kun-yog”. Quant à l'équivalence de 谷 *kou*

et de *yog*, il est possible de la justifier. Le mot 谷 *kou* a, même de nos jours, une prononciation subsidiaire *yu*, où il est l'équivalent de 峪 *yu* (*^c*yuk*); les deux mots sont d'ailleurs synonymes et étymologiquement apparentés. Or, sous les T'ang, la Chine du Kan-sou lisait certainement 谷 *^c*yuk* et non **kuk*; c'est ainsi qu'a pu naître dans cette région l'orthographe du nom des T'ou-yu-houen, où 谷 se lit bien *yu* (*^c*yuk*) et non *kou*; de même, les caractères *yu* et *kou* se sont employés longtemps presque indifféremment pour écrire le nom de la passe de Kia-yu-kouan à l'ouest de Sou-tcheou. C'est la même prononciation qu'ont naturellement connue alors les Tibétains, et il n'y a pas à nous étonner de voir Tsiang-kiun-kou transcrit de façon certaine par Cañ-kun-yog ¹).

16^o 悉編掣逋 **Si-pien-tch'ö-pou** (*sið-p'än-čhäd-pu) (p. 82). M. Laufer rétablit ce titre en *srid-dpon-čhe-po*, mais la voyelle du second mot est inadmissible.

17^o 農力熱 **nong-li-jo** (*nuñ-lik-žäð (p. 82—83). Est indiqué par le *Sin t'ang chou* comme l'équivalent du chinois 郎 *lang*, „personne de qualité”. M. Laufer a rétabli *luñ ri rje*, „seigneur des vallées et des montagnes”. L'ancienne finale de *li* (**lik*) n'autorise pas cette restitution. Selon toute vraisemblance, les deux derniers mots sont *rigs-bžer*, le mot *rigs* signifiant „lignée”, „famille”.

18^o 囊論覓零逋 **nang-louen mi-ling-pou** (*nañ-lw'in-mik-

1) Ce nom de „Vallée du général” ne s'est pas retrouvé dans les histoires des T'ang. Mais peut-être était-ce là un nom local chinois, adopté par les Tibétains, et qui a pu survivre. Le vocabulaire tibétain incorporé au 9^e *tsi*, fasc. 5, du *Long wei pi chou* (fol. 100 r^o) porte comme nom tibétain de 臨洮 Lin-t'ao une forme Šriñ-kun, transcrit 盛棍 Cheng-kouen, qui pourrait être, sous toutes réserves, altérée de l'ancien *tsiang-kiun*. On sait que dans une transcription du type *šriñ*, l'*r*, est depuis longtemps un pur artifice orthographique; c'est ainsi que le titre de *gu-šri*, bien loin d'être tiré, comme le veut le dictionnaire de M. Sarat Chandra Das, d'un sanscrit *gauçrī* ou *guraçrī*, est la simple transcription du chinois 國師 *kouo-che*, „maître royal”.

lin-pu) (p. 83). C'est le titre des vice-ministres tibétains. Le sens semble donner raison à M. Laufer qui rétablit *nai-blou-^cbrin-po*, *nai-blou* étant sûrement le titre des ministres, et *^cbrin-po* signifiant „médián”, entre le „grand ministre” et le „petit ministre”. Si je relève cependant cette forme, c'est à cause de l'anomalie, inexplicable actuellement, d'une ancienne finale en *k* dans **mik-liv*; l'assimilation se fait plutôt avec des finales de série identique au mot suivant, ou éventuellement avec *ɔ*.

19° 吐蕃 T'ou-fan (**Thu-pw'an*). Telle est, sous les T'ang, l'orthographe officielle du nom des Tibétains. M. Laufer revient à deux reprises (p. 86—87 et 95—96) sur l'origine de cette appellation, et il me semble qu'il s'est produit à ce sujet des confusions qu'il faut tenter de dissiper. Au commencement du XIX^e siècle, alors qu'on ne savait rien de l'ancienne phonétique du Chinois, Abel Rémusat remarqua que la phonétique de *fan* entraînait dans des caractères qui, composés avec d'autres clefs, se prononçaient *po*; il supposa alors une prononciation subsidiaire *po* de *fan*, et obtint ainsi T'ou-po qu'il considéra comme une transcription satisfaisante du nom même du Tibet. Tout le monde dès lors, et jusqu'à Bretschneider et Bushell, jusqu'à MM. Rockhill, Chavannes, Kynner et Laufer, paraît avoir admis sans autre examen que la prononciation correcte de T'ou-fan était T'ou-po. Or les dictionnaires chinois ne soufflent pas mot d'une prononciation *po* de *fan*; le lexique phonétique spécial qui suit le *Sin t'ang chou* est également muet à ce sujet. J'ajouterai que, même si on admettait cette prononciation si hypothétique, le gain serait mince. Le nom indigène du Tibet est Bod, et c'est Bod qu'on a voulu retrouver dans la seconde partie de T'ou-fan en le lisant *T'ou-po. Mais il faudrait au moins pour cela que ce **po* pût être un ancien **bod*. Or tous les mots à pho-

nétique 番 *fan* qui se prononcent sans *n* final (c'est-à-dire *po* ou *p'o*) sont à ancienne sourde initiale, à l'exception de 番 *p'o*, qui était à sonore initiale. Admettons même que le cas unique de *p'o* puisse être invoqué: il n'en restera pas moins que tous ces mots, y compris *p'o*, sont à ancienne finale vocalique, c'est-à-dire qu'on aura bien **p^wa* et **b^wa*, mais dans aucun cas ni le timbre vocalique de Bod, ni sa finale consonantique ¹). Je crois donc qu'on doit garder en principe la prononciation T'ou-fan (**Thu-p^w'an*), en admettant seulement que, sous l'influence du *yod*, *p^w-* avait pu, dès l'époque des T'ang, passer à *f-*.

Maintenant qu'elle est l'origine de T'ou-fan? Dès l'époque des T'ang, les Chinois ne le savaient plus bien. Les écrivains de cette époque confessent parfois tout simplement leur ignorance; le *Sin t'ang chou* admet au contraire que T'ou-fan est altéré du nom de famille 秃髮 T'ou-fa (**Thuk-p^w'ad*), porté au VI^e siècle par des gens d'origine non chinoise, et peut-être de race tibétaine, qui occupaient le Kan-sou occidental. M. Laufer écarte ce nom, qui, dit-il, n'a rien à voir avec Bod, ni avec les formes hypothétiques **Svodbod* ou **Mtho-bod* par lesquelles on a tenté d'expliquer plus complètement T'ou-fan ou **T'ou-po*. Enfin, toujours selon M. Laufer, il n'y a pas à faire intervenir le nom de Tobbat ou Tibbat, etc., des écrivains musulmans, car l'écriture arabe n'écrit pas les voyelles, et tout ce qu'on en peut déduire, c'est qu'un nom Tbt pour le Tibet

1) Dans certains cas, il semble que la voyelle *a*, sous l'influence de la semi-voyelle labiale précédente, ait de bonne heure sonné *â*, et ait pu transcrire *o* ou être transcrit par lui; ce sera le cas régulier plus tard, au XIII^e et au XIV^e siècle. Mais pour que semblable phénomène se produisît sous les T'ang, tous les exemples que je connais (en particulier le *l'og-rtse* cité par M. Laufer à la p. 79 et qui est le chinois 桌子 *tcho-tseu*, **c^wak-tsi*) comportent une ancienne finale consonantique et l'absence de mouillure ou de *yod* après l'initiale; ce ne serait pas le cas ici.

existait chez les écrivains musulmans à la fin du sixième siècle (*lisez*: neuvième). Sur ce dernier point, je crois que M. Laufer est trop sceptique. Sans doute les écrivains arabes ont tout brouillé en rattachant l'histoire du Tibet à celle des Himyarites, mais il est certain que le nom qu'ils donnent (en tenant compte éventuellement de l'absence de *p* en arabe) est celui-là même sous lequel le Tibet fut alors connu dans le monde turc: nous en avons pour preuve plusieurs passages des inscriptions de l'Orkhon, où le Tibet est toujours désigné sous le nom de Tüpüt (ou Tüpöt, Töpüt, Töpöt). D'une façon quelconque, il semble bien que ce nom soit à rapprocher du chinois T'ou-fan (Thu-p^w'an), sans qu'il soit pour cela nécessaire de le lire *T'ou-po (*Thu-p^wa ou *Thu-b^wa). Mais une dernière forme doit intervenir. Dans un vocabulaire sino-tibétain de la fin du X^e siècle et qui provient de Touen-houang, j'ai déjà signalé ¹⁾ qu'on trouvait, comme correspondant du Bod tibétain, 特番 T'ö-fan (*Dak-p^w'an). Il semble que par là nous nous rapprochions du T'ou-fa (*Thuk-p^w'ad) du *Sin t'ang chou*. Peut-être après tout *Thuk-p^w'ad, Thu-p^w'an, Tüpüt et Tibet ne sont-ils qu'autant de formes d'un même nom, mais qu'il paraît jusqu'ici prématuré de vouloir ramener à Bod, nom indigène du Tibet ²⁾.

20° 喇叭 *la-pa*, „trompette”. Ce mot n'est pas tibétain, et en chinois il est moderne. Si je le cite ici, c'est qu'il est possible de compléter les indications que M. Laufer fournit à son sujet (p. 90).

1) *J. A.*, nov.-déc. 1912, p. 522.

2) L'ancienne gutturale à la fin du premier caractère chinois ne peut guère être fautive dans T'ö-fan, car le vocabulaire a été dressé par quelqu'un qui savait assurément bien le tibétain. Mais c'était sans doute quelqu'un du Kan-sou; il peut s'agir de prononciations dialectales. On sait qu'au XVIII^e siècle, dans des conditions d'ailleurs différentes, on trouve une orthographe Nechal ou Nekpal pour le nom du Népal (cf. S. Lévi, *Le Népal*, à l'Index); des raisons très diverses, des nuances de prononciation en général, font facilement naître de telles divergences.

Il est parfaitement exact que le mot *rapal* donné comme étymologie mongole de *la-pa* dans la première édition du dictionnaire de Giles est un barbarisme impossible (le mongol n'a pas d'*r* initial et il n'a pas de *p*) et que le mandchou *laba* indiqué dans la deuxième édition, bien loin d'être à l'origine du mot chinois, en a été lui-même emprunté. Mais il n'est par absolument exact de dire que „*la-pa* n'est ni mongol ni tibétain”. En réalité, c'est des Mongols que les Chinois l'ont pris dans les temps modernes. La forme originale mongole est *labai*, qui désigne en effet la trompette que les Chinois appellent *la-pa*, mais dont le sens propre est „conque”, passé au sens de trompette parce qu'on se servait des conques comme d'instruments de musique ¹⁾. Quant à ce mot *labai*, comme il s'agissait d'un instrument de musique fréquemment mentionné dans les textes bouddhiques, les Mongols l'ont reçu de ceux qui furent leurs premiers éducateurs bouddhiques, c'est-à-dire des Turcs. Le mot *labai* (*labay*) est en effet attesté en ouïgour, dans un passage du *Suvarṇaprabhāsa* où il répond au chinois 螺 *lo*, „conque” ²⁾. Enfin l'étymologie même de *labay* est certaine. Le nom populaire des conques et des cauries en Chine sous les T'ang, c'est-à-dire de tous les céphalopodes à coquille en spirale, était 螺貝 *lo-pei* (**lwa-pai*) ³⁾.

1) M. Courant (*Essai historique sur la musique classique des Chinois*, p. 158), sur la foi de M. Blochet, a songé à rapprocher *la-pa* du persan „*labek*”; mais je ne crois pas qu'il y ait aucun mot persan *labek* ayant le sens de trompette ou d'un objet quelconque analogue à la trompette.

2) Cf. F. W. K. Müller, *Uigurica*, I, p. 22.

3) Même de nos jours, et malgré la prononciation *pei*, la rime de ce *pei* est 泰 *t'ai*. Pour *lo-pei* au sens d'instrument de musique (en fait, de conque) usité en Asie centrale sous les T'ang, cf. le *P'ei wen yun fou*, chap. 63, fol. 83 v°. Au sens de caurie, *lo-pei* est fréquent dans les œuvres du bouddhisme chinois; comme exemple, je puis renvoyer au *Tripit.* de Kyōto, XIV, VII, 331 v°. Sur la conque, instrument de musique, sous les T'ang, cf. Hirth, *Chines. Ansichten über Bronze-trommeln*, p. 13; y ajouter *Ling piao lou yi*, chap. 1, fol. 5 r°.

Le turc ouïgour n'avait pas de *p* médian dans les mots indigènes et l'a très vite supprimé dans les mots d'emprunt (c'est ainsi que *supuryan*, qui primitivement a dû venir de l'Iran, a passé très vite à *suburyan*). Il n'y a pas de doute que *labai* soit simplement le chinois **wa-pai*, emprunté primitivement au sens de conque, mais qui, ayant acquis ensuite le sens subsidiaire de trompette, n'a pas été reconnu par les Chinois, et leur est revenu sous la forme nouvelle *la-pa* ¹⁾; il s'en faut que ce soit là un exemple isolé (cf. le titre féminin de 福晉 *fou-tsin*, du mongol et mandchou *fu-jin*, qui est lui-même simplement à l'origine le chinois 夫人 *fou-ien*, etc.).

21° 普魯 *p'ou-lou*, étoffe de laine, tib. *phrug*. Cette équivalence, indiquée par M. Laufer (p. 91), est sûrement exacte, mais on ne peut rien en déduire pour l'amuissement du *g* final tibétain. Elle a été faite en effet sous les Mongols, c'est-à-dire à une époque où les implosives finales avaient disparu du chinois du Nord. Même une prononciation *phrug* où le *g* eût sonné eût été alors transcrite de la même façon; c'est le cas en particulier pour les transcriptions faites à l'époque mongole des nombreux mots turcs et mongols à finale *q* (*x*), *k*, *γ*, *g*.

22° 拂廬 *fou-lou* (**phw'ið-l'iu*) (p. 92). Les *Histoires des T'ang* nous donnent ce mot comme le nom des tentes de feutre chez les Tibétains. M. Laufer a supposé que c'était là le tibétain *sbra*, „tente de feutre”. L'équivalence est bonne au point de vue du sens, mais

1) Quant au mot mongol *böriyä* qui désigne proprement une trompette, lui aussi a bien, comme le suppose M. Laufer (p. 90), un correspondant turc. Il nous est attesté dans le vocabulaire manuscrit sino-ouïgour du University College à Londres, sous la forme

卜兒故 *pou-eul-kou* (*börgü*); j'ai relevé ce mot sur la copie de ce manuscrit exécutée par M. Denison Ross, et qu'il a eu l'amabilité de me communiquer.

paraît phonétiquement inacceptable. Non seulement la voyelle ne va pas, mais l'initiale chinoise est plus qu'une sourde, c'est une sourde aspirée. En fait ce mot 拂 *fou* (**phw'ið*), même si le *phw* yodisé n'était pas encore absolument passé à *f*, sert sous les T'ang à rendre *fur-* dans les transcriptions de mots iraniens; il semble absolument exigé que nous ayons un *ph* en tibétain, et la transcription, que nous n'avons aucune raison de considérer comme fautive, doit avoir été faite sur une prononciation **phru*. Reste à savoir si au *sbra* du Tibet central a pu répondre jadis, dans le Nord-Est, une forme dialectale **phru*.

23^o 拏悉籠臘贊 **So-si-long-lie-tsan** (**Sa-sið-luñ-liäp-can*). Il est certain que les quatre derniers caractères représentent Sron-lde-bcan; mais je ne suis pas sûr que pour le premier il faille préférer à 拏 *so* la variante 婆 *p'o*, et en tout cas je crois impossible que ce *p'o* (**b^wa*) représente un tibétain *pho*. Comme le montre M. Laufer (p. 93 et 102), les anciennes transcriptions chinoises 贊普 *tsan-p'ou* (**can-phu*) supposent pour le titre du roi du Tibet une forme primitive *bcan-pho* d'ailleurs attestée (cf. aussi l'ancien *rgyal-pho* que rappelle M. Laufer), et non *bcan-po* comme on l'écrit d'ordinaire (la forme 贊婆 *tsan-p'o*, **can-b^wa*, de la p. 96, supposerait de son côté un original qui ne serait ni *bcan-pho* ni *bcan-po*, mais **bcan-ba*). Il faut donc renoncer à trouver *pho* en tête de Sron-lde-bcan, et je ne vois pas pourquoi on rejeterait à priori *so* (**sa*); Sa-sron-lde-bcan est très admissible. Il est en outre impossible d'admettre une restitution Pho-sron-šo pour le nom du roi 勃弄若 P'o-nong-jo (**Bwⁱð-luñ žä*) p. 93 et 105); l'original devait être quelque chose comme *Broñ-rje* ou moins vraisemblablement *Bod-luñ-rje*.

24^o 陀土度 **T'o-t'ou-tou** (**Da-thu-du*). M. Laufer (p. 95) propose de restituer théoriquement ce nom en **Tho-lto-bdag*; cela me

paraît à peu près inadmissible. Le dernier mot *tou* a bien, à côté de **du*, une prononciation ancienne **dak*, mais en fait c'est toujours comme **du* et non comme **dag* qu'il est attesté jusqu'ici en transcription. D'autre part, la valeur théorique **da* de *t'o* est confirmée par d'innombrables exemples. Je suis d'ailleurs hors d'état de proposer pour **Da-thu-du* une restitution qui ait des chances sérieuses d'exactitude.

25° 欽陵 *K'in-ling* (**Khim-lin*), nom d'homme, ne peut être le *Dkon-glin* proposé, sous toutes réserves d'ailleurs, par M. Laufer. On songerait plutôt à *Khyim-glin*.

26° 末蒙 *mo-mong* (**m^wað-muñ*), ancien titre tibétain de la reine, ne peut être le *mo-moñ* que suppose M. Laufer. L'analogie des autres transcriptions ferait supposer *bal-muñ*.

Enfin il est deux questions assez importantes pour la grammaire comparée des langues sino-tibétaines, et sur lesquelles je voudrais attirer ici l'attention. M. Laufer admet (p. 93—94) — et il n'est pas le premier — que les tons se sont développés dans les langues sino-tibétaines comme les substituts des anciens préfixes que l'évolution phonétique éliminait peu à peu. J'avoue qu'en présence d'un phénomène aussi général dans toute la famille, qu'il s'agisse de chinois, de siamois, de tibétain, de birman ou de lolo, et qui est en même temps si particulier à cette famille, il me semble difficile que le système des tons ne soit pas un des traits primitifs du sino-tibétain. A mon sens, les tons existaient antrefois tout comme les préfixes, mais ils ont survécu à la chute de ces derniers, et nous demeurent ainsi comme des témoins qu'on n'a d'ailleurs à peine commencé d'interroger.

Sur la seconde question, qui est celle même des préfixes, je voudrais au contraire signaler un parallèle qui peut éventuellement confirmer

les hypothèses de M. Laufer. M. Laufer rappelle (p. 99) un travail antérieur où il montrait, entre autres choses, que le préfixe *b* du tibétain était le préfixe du passé et servait aussi à donner aux verbes le sens actif. Or, une langue nouvelle vient peut-être à l'appui de cette explication. L'épigraphie de la Birmanie nous a rendu de trop rares documents d'une langue dont le déchiffrement est à peine entrepris, mais où M. Blagden, selon toute probabilité, a raison de reconnaître l'ancienne langue des Pyū¹⁾. Cette langue, qui est sûrement du groupe tibéto-birman des langues sino-tibétaines, semble avoir conservé certains archaïsmes que le birman a absolument perdus et qui étaient déjà en voie de disparition à l'époque du tibétain classique. En particulier, dans cette langue qui paraît noter les tons, le passé s'exprime par le préfixe *bi*ꞌꞌ (cf. Blagden, *loc. laud.*, p. 378); sans vouloir encore formuler d'opinion certaine sur un sujet aussi mal connu, il est bien tentant d'identifier ce préfixe au préfixe *b* des passés tibétains²⁾.

1) Cf. C. O. Blagden, *A preliminary study of the fourth text of the Myazedi inscriptions*, dans *J. R. A. S.*, 1911, p. 365—388.

2) Ces inscriptions en „pyñ” peuvent avoir une grande importance pour l'histoire du bouddhisme transgangeétique. L'alphabet est très archaïque à certains égards. D'autre part, la plupart des mots empruntés aux langues de l'Inde apparaissent sonorisés là où le sanscrit a des sourdes. M. Blagden a supposé ou bien que ces sonores se prononçaient en réalité en sourdes, ou que la langue avait subi une sorte de sonorisation interne depuis l'époque des emprunts. Ni l'une ni l'autre de ces hypothèses ne me paraît indispensable. Il se peut très bien que les emprunts aient été faits non pas au sanscrit, mais à un de ces prâcrits si copieusement sonorisés dont les inscriptions de l'Inde, les manuscrits d'Asie centrale et les transcriptions chinoises archaïques nous attestent l'ancienne expansion. Mais alors, nous gagnerions de remonter assez haut pour le premier apostolat du bouddhisme chez les Pyñ. Comme d'autre part les Pyñ occupaient à peu près toute la Birmanie, il n'est pas interdit de supposer qu'ils aient été, dès avant notre ère, en relations régulières avec l'Inde, et en relations intermittentes et indirectes, mais réelles, avec la Chine occidentale. Peut-être y aurait-il là une explication de la présence en Bactriane, dans la seconde moitié du II^e siècle avant notre ère, de ces produits que Tchang K'ien reconnaît comme des produits chinois du Sseu-tch'ouan, et où il n'y a pas, à mon sens, de raison suffisante pour voir *a priori*, contre l'affirmation du voyageur chinois, de simples marchandises de l'Inde.

Au terme de cette étude, je croirais faire injure à mon ami Laufer en disant longuement que mes remarques ne s'inspirent d'aucune intention désobligeante à son endroit. Les travaux de notre confrère valent assez par eux-mêmes pour qu'on n'ait pas besoin de les défendre. Mais les circonstances me permettent de compléter ou de rectifier sur certains points les recherches antérieures ; j'ai saisi l'occasion qui m'était offerte. Ce ne sont là d'ailleurs, à bien des égards, que des solutions d'attente. Il faut espérer qu'un jour prochain quelqu'un reprendra en un examen d'ensemble tous les textes d'origine tibétaine ou chinoise qui permettent de reconstituer l'histoire brillante, mais éphémère, de l'ancien empire tibétain.
